Silvia Capanema P. de Almeida
et Anaïs Fléchet (dir.)

De la démocratie raciale au multiculturalisme

Brésil, Amériques, Europe

P.I.E. Peter Lang

Silvia Capanema P. de Almeida
et Anaïs Fléchet (dir.)

De la démocratie raciale au multiculturalisme

Brésil, Amériques, Europe

P.I.E. Peter Lang

Introduction

Sílvia CAPANEMA P. DE ALMEIDA
et Anaïs FLÉCHET

Doctorante en histoire à l'École des hautes études en sciences sociales. Enseignante à l'Université de la Rochelle
et
Agrégée et docteur en histoire.
Enseignante à l'Université Paris IV Sorbonne

La démocratie raciale : un paradigme dépassé ?

À l'heure de l'élection du premier président noir des États-Unis, le paradigme de la démocratie raciale connaît une remise en cause sans précédent au Brésil. Certes, les critiques ne sont pas nouvelles à l'encontre du modèle théorique proposé par les anthropologues Gilberto Freyre et Arthur Ramos dans les années 1930 et la célébration du « paradis racial » a depuis longtemps fait place à la dénonciation de « l'enfer » vécu par la population afro-brésilienne[1]. Dans les années 1960, le sociologue Florestan Fernandes dénonçait déjà le mythe de la démocratie raciale[2], tandis que le leader noir Abdias do Nascimento évoquait une manipulation destinée à maintenir les privilèges des élites blanches brésiliennes : « Le statut de race, écrivait-il en 1968, empêche que le Noir prenne conscience de la tromperie qu'au Brésil on appelle démocratie raciale et de couleur[3] ». Une ligne reprise par les mouvements politiques noirs au moment de l'ouverture politique du pays et

1 Sansone, L., « De paraíso a inferno racial », *A Tarde*, Salvador, 9/11/1996, caderno 3, p. 9. Pour une présentation des différents usages critiques de la « démocratie raciale », voir Guimarães, A. S. A., « Démocratie raciale », *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 49-50, Paris, 2002, p. 11-37.

2 Fernandes, F., *A integração do negro na sociedade de classe*, São Paulo, Cia Ed. Nacional, 1965.

3 Nascimento, A., *O negro revoltado*, Rio de Janeiro, GRD, 1968 *apud* Guimarães, A. S. A., « Démocratie… », *op. cit.*, p. 26.

devenue le principal cheval de bataille du Mouvement Noir Unifié (MNU) depuis sa création en 1978[4].

Longtemps, cependant, le Brésil se vanta d'être une démocratie raciale caractérisée par l'importance numérique du métissage – qualifié de miscégénation[5] –, l'existence de relations cordiales entre les « races[6] » et l'absence de ligne de couleur empêchant l'ascension sociale des Afro-descendants. Dès le premier XIX[e] siècle, l'Institut historique et géographique du Brésil adopta la « fable des trois races[7] » par la voix du naturaliste allemand Karl Von Martius :

> Le point capital pour l'historien est de montrer comment, au cours des phases successives de développement du Brésil, sont rassemblées les conditions pour le perfectionnement des trois races qui sont juxtaposées dans ce pays, d'une manière inconnue dans l'histoire ancienne, et qui doivent se servir mutuellement de moyens et de fins[8].

Par la suite, le métissage brésilien fut commenté avec ferveur par nombre de voyageurs étrangers, donnant naissance au mythe d'une société dépourvue de toute forme de discrimination raciale. Avant même l'abolition de l'esclavage par la loi *Áurea* de 1888, le médecin français Louis Couty affirmait que le sort des Noirs était bien plus clément au Brésil qu'aux États-Unis : « la question de l'émancipation n'[a] jamais pris une grande acuité dans un pays où le Noir est l'égal du Blanc, dans un pays où un fils d'esclave ou même un affranchi peut aspirer à toutes les situations[9] », écrivait-il en 1881. Toutefois, il fallut attendre les années 1930 pour que la fable des trois races donnât naissance au modèle théorique de la démocratie raciale, suite à la publication des ouvrages fondateurs de Gilberto Freyre : *Maîtres et esclaves* en 1933 et

---

4 Cf. Guimarães, A. S. A., *Racismo e antiracismo no Brasil*, São Paulo, Ed. 34, 1998.

5 Laplantine, F., Nouss, A., « Miscégénation », in *Métissages : de Arcimboldo à Zombi*, Paris, Flammarion, 1997, p. 428-430.

6 Au Brésil, le terme est d'usage courant et ne renvoie pas forcément à l'idée de race biologique, telle que définie par les théoriciens racialistes du XIX[e] siècle. Selon Livio Sansone, « même les chercheurs qui tendent à abominer ce terme doivent prendre en compte sa popularité – potentiellement croissante – et son usage inusable ». Cf. *Negritude sem etnicidade. O local e o global nas relações raciais e na produção cultural negra do Brasil*, Salvador/Rio de Janeiro, UFBA/Pallas, 2004, p. 16.

7 Selon l'expression consacrée par Roberto da Matta dans « A fábula das três raças ou o problema do racismo à brasileira », in *Relativizando. Uma introdução à antropologia social*, Rio de Janeiro, Rocco, 1987, p. 58-85.

8 Cité dans Schwarcz, L. M., « Le complexe de Zé Carioca. Notes sur une certaine identité métisse et malandra », *Lusotopie*, Bordeaux, 1997, p. 252.

9 Couty, L., *L'Esclavage au Brésil*, Paris, Guillaumin, 1881, p. 10.

Sobrados e mucambos en 1936[10]. La paternité de l'expression revint à Arthur Ramos, qui l'employa pour la première fois lors d'une conférence sur la paix organisée par l'Association des citoyens du monde à Chicago en 1941[11]. Définie en contrepoint du modèle ségrégationniste nord-américain, la démocratie raciale désignait alors un horizon politique aux déclinaisons multiples. Au Brésil, Getúlio Vargas en joua afin de créer un sentiment d'unité nationale et, partant, de légitimer le régime autoritaire de l'Estado Novo (1937-1945). Aux lendemains de la guerre, l'expression fit également florès sur la scène internationale : en 1952, l'anthropologue nord-américain Charles Wagley fut le premier à l'employer dans la littérature académique spécialisée, alors même que le Brésil s'imposait à l'Unesco comme un modèle « d'harmonie raciale[12] ». En dépit du développement de la littérature critique sur le sujet[13], le paradigme de la démocratie raciale ne fut pas remis en cause de manière radicale après le coup d'État militaire de 1964. D'une part, le nouveau régime, soucieux d'apparaître comme le garant de l'unité nationale, vit dans ce modèle une construction politique parfaitement adaptée à son œuvre de propagande[14]. D'autre part, la gauche brésilienne fit peu de place à la question raciale dans le combat contre la dictature, considérant que le problème était avant tout d'ordre social selon la traditionnelle division marxiste[15]. La situation évolua, cependant, à partir de l'adoption de la loi d'amnistie de 1979, acte autorisant le retour des exilés poli-

---

10 Freyre, G., *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 2005 [1933] ; *Sobrados e mucambos : decadência do patriarcado rural e desenvolvimento do urbano*, Rio de Janeiro, Cia Editora Nacional, 1936.

11 Ramos, A., *Guerra e relações de raça*, Rio de Janeiro, Departamento Editorial da União Nacional dos Estudantes, 1943. Sur la trajectoire intellectuelle d'Arthur Ramos, voir Campos, M. J., *Arthur Ramos. Luz e sombra na antropologia brasileira*, Rio de Janeiro, Edições Biblioteca Nacional, 2004.

12 Métraux, A., « Le Brésil a-t-il réalisé l'harmonie raciale ? », *Le Courrier de l'Unesco*, Paris, avril 1951, p. 3. Pour une présentation de la grande enquête sur la question raciale, menée par l'Unesco au Brésil, voir Maio, M. C., « O Projeto Unesco e a Agenda das Ciências Sociais no Brasil dos anos 40 e 50 », *Revista brasileira de ciências sociais*, n° 41, vol. 14, ANPOCS, 1999, p. 141-158.

13 Outre Fernandes et Nascimento, voir : Ianni, O., *Raças e classes sociais no Brasil*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1966 ; Skidmore, T. E., *Black into White. Race and Nationality in Brazilian Thought*, New York, Oxford University Press, 1974 ; Hasenbalg, C., *Discriminação e desigualdades raciais no Brasil*, Rio de Janeiro, Graal, 1979.

14 Au même moment, les théories de Gilberto Freyre servaient à justifier la politique coloniale du Portugal de Salazar, dans un égal souci de propagande autoritaire. Cf. Pearson, M. N., *Os portugueses na Índia*, Lisboa, Teorema, 1987, p. 115 et suivantes ; Léonard, Y., « Salazarisme et lusotropicalisme, histoire d'une appropriation », *Lusotopies*, Bordeaux, 1997, p. 211-226.

15 Cf. Skidmore, T. E., *O Brasil visto de fora*, São Paulo, Paz e Terra, 2001.

tiques et amorçant l'ouverture progressive du régime. Dans ce cadre politique renouvelé, la démocratie raciale devint l'objet de critiques radicales, émanant de secteurs croissants de la population brésilienne au cours des années 1990 et 2000.

Cependant, l'élection de Barack Obama, articulée aux polémiques suscitées par l'adoption de politiques d'action affirmative dans l'enseignement supérieur[16], éclaire le débat sur la démocratie raciale d'un jour nouveau. Le paradigme a-t-il vécu ? Le processus d'ethnicisation en cours[17], marqué par une polarisation croissante inspirée du modèle nord-américain, conduit-il à une remise en question de l'identité nationale brésilienne fondée sur l'idéal du métissage et de la miscégénation ? Permet-il, au contraire, une meilleure insertion des Noirs et des Métis dans la société brésilienne, grâce à l'introduction d'un système de quotas seul capable de mettre un terme aux pratiques discriminatoires ? Si la Constitution de 1988 visait à mettre en œuvre le principe du multiculturalisme, le débat sur ses implications continue à diviser les familles politiques et intellectuelles brésiliennes à l'aube du XXI^{e} siècle. Dans ce cadre, qualifié par Antônio Sérgio Alfredo Guimarães de « post-démocratie raciale », l'accession de Barack Obama à la Maison Blanche donne le ton : doit-on y voir le triomphe du multiculturalisme nord-américain ou, à l'inverse, une remise en cause du processus de polarisation qui y préside au nom d'un avenir post-racial[18] ?

S'il est trop tôt aujourd'hui pour préjuger de l'impact de cette élection sur le devenir du débat public brésilien, nous souhaitons à travers cet ouvrage revenir sur les interrogations qu'elle soulève en étudiant la question raciale dans une perspective comparatiste et internationaliste –

---

16 Le système de quotas pour l'accès à l'enseignement supérieur a été introduit par la loi 3708 de novembre 2001 instituant des quotas allant jusqu'à 40 % dans les universités de l'État de Rio de Janeiro. Ce type de politique, étendu progressivement à de nombreux établissements du pays, a donné lieu à de violentes polémiques dans les milieux politiques et académiques brésiliens, rythmées par la publication de manifestes en faveur et contre l'introduction des quotas (cf. Fry, P., *A persistência da raça : ensaios antropológicos sobre o Brasil e a África austral*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2005). Au second semestre 2008, le débat a franchi un nouveau palier avec l'approbation par les députés brésiliens, le 20 novembre 2008, d'un projet de loi fédérale contraignant les universités à adopter un système uniformisé de quotas pour les étudiants noirs et métis et de places réservées pour les élèves des écoles publiques (projet de loi 73/99) – actuellement en discussion au Sénat. Cf. http://www.politicasdacor.net/ (site consulté le 05/12/08).

17 Cf. Sansone, L., *Negritude…*, *op. cit.*, p. 12.

18 Obama, B., « The Audacity of Hope », discours à la Convention Démocrate, Boston, 27/04/2004 ; « Victory Speech in South Carolina », discours lors des primaires démocrates, Columbia, 26/01/2008 ; « A More Perfect Union », discours de Philadelphie, 18/03/2008.

cette dernière invitant à mettre l'accent sur les circulations des modèles théoriques et des idées politiques au sein d'un espace atlantique entendu au sens large, incluant à la fois les rivages nord-américains, africains et européens de l'Atlantique noir et les régions afro-latines de l'Amérique du Sud[19]. Les articles réunis ici sont le résultat d'une réflexion collective menée dans le cadre du V^e^ congrès du CEISAL (Consejo Europeo de Investigaciones Sociales de América Latina), dont le thème général portait sur les relations triangulaires entre l'Europe et les Amériques au XXI^e^ siècle. Ils proposent une approche transdisciplinaire – historique, anthropologique, sociologique et littéraire – des débats contemporains sur la question raciale à partir d'une analyse détaillée de l'expérience brésilienne déclinée dans le temps et dans l'espace.

De « l'éthique du silence[20] » à la dénonciation du racisme : la démocratie raciale à l'épreuve du temps

L'analyse historique, tout d'abord, s'avère essentielle pour comprendre la genèse de la démocratie raciale, de l'élaboration du mythe des trois races dans le premier tiers du XIX^e^ siècle à la reconnaissance du modèle théorique de Gilberto Freyre par la communauté scientifique internationale au sorti de la Seconde Guerre mondiale. La longue durée est également nécessaire pour mettre à jour les ruptures successives qui conduisirent à l'adoption enthousiaste de la « doctrine bien définie de démocratie raciale[21] » par le 1^er^ Congrès National du Noir Brésilien en août 1950, puis à sa remise en cause radicale deux décennies plus tard. En outre, le temps long permet seul de mettre à jour les constructions identitaires et mémorielles héritées de l'esclavage et de la traite atlantique. Dans son article sur les « couleurs du silence », l'historienne Hebe

---

19 Nos réflexions s'inspirent non seulement des travaux de Paul Gilroy sur l'Atlantique noir, expression empruntée à Melville Herskowitz, mais également des recherches de Roger Bastide sur les Amériques noires, de Luiz Felipe de Alencastro sur l'Atlantique sud et de François-Xavier Guerra sur l'Euro-Amérique, pensée comme socle culturel commun. Cf. Gilroy, P., *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Kargo, 2003 (1^e^ ed. 1993) ; Bastide, R., *Les Amériques noires*, Paris, L'Harmattan, 1996 [1967] ; Alencastro, L.-F., *O trato dos viventes. Formação do Brasil no Atlântico Sul, séculos XVI e XVII*, São Paulo, Companhia das Letras, 2000 ; Guerra, F.-X., « L'Euro-Amérique : constitution et perceptions d'un espace culturel commun », in *Les Civilisations dans le regard de l'autre*, Paris, Unesco, 2002, p. 183-192.

20 Nous reprenons ici l'expression de l'historienne Hebe Mattos dans *Das cores do silêncio : significação da liberdade no Sudeste escravista*, Rio de Janeiro, Arquivo Nacional, 1995; voir aussi : Mattos, H., « Terras de quilombo : citoyenneté, mémoire de la captivité et identité noire dans le Brésil contemporain », *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 53/54, Paris, 2003, p. 115-147.

21 Cité par Guimarães, A. S. A., « Démocratie… », *op. cit.*, p. 24.

Mattos révèle ainsi des liens enfouis entre trois expériences distinctes : la carrière de Henrique Dias, soldat noir du premier XVII[e] siècle ayant lutté à côté des Portugais pour l'expulsion des Hollandais de la ville de Recife ; la trajectoire transatlantique d'Antônio Rebouças et de son fils, l'abolitionniste André Rebouças, deux intellectuels descendants d'esclaves au XIX[e] siècle ; et la mémoire de l'esclavage revendiquée par les habitants des *quilombos*, anciennes terres de marronnage reconnues officiellement par la Constitution de 1988[22]. À partir d'un travail d'histoire orale mené au sein de l'équipe du LABHOI[23], elle analyse le passage d'une « éthique du silence », symbolisée par l'absence de repères raciaux dans les documents officiels et les actes publics, à la revendication d'une identité noire et à la reconnaissance officielle du racisme par l'État dans les dernières années du XX[e] siècle. L'ensemble de son travail est fondateur pour comprendre ces nuances de la société brésilienne.

La réflexion sur les identités, l'élaboration des classifications et les stratégies mises en œuvre par les acteurs pour s'y soustraire ou y adhérer sont également au cœur des recherches de Sílvia Capanema P. de Almeida et Benito Bisso Schmidt sur la période post-abolitionniste. À travers les fiches d'identification de la Marine nationale, la première interroge la composition des contingents de marins et soldats navals aux temps de la révolte de la *chibata*[24] menée par des marins en majorité noirs et métis au nom des droits du « citoyen » brésilien en 1910. Au-delà de la figure désormais légendaire de l'« amiral noir » João Cândido, le corpus mis à jour permet pour la première fois une analyse quantitative de la présence des Noirs et des Métis dans la Marine nationale. Il contient, en outre, de précieuses informations sur les catégories raciales en vigueur, sur les tatouages et autres marques du corps permettant d'aborder les identités multiples de ces « marins, noirs et brésiliens ». Benito Bisso Schmidt, quant à lui, s'intéresse à l'univers des ouvriers

---

22 L'article n° 68 de l'Acte des Dispositions constitutionnelles transitoires stipule que « les individus descendants de *quilombos* s'en voient reconnaître la propriété, l'État devant leur remettre les titres de propriété définitifs ». Selon les données fournies par la Fondation Palmarès, institution dépendant du ministère de la Culture, le Brésil compte 1342 communautés reconnues officiellement comme héritières de *quilombos* (http://www.palmares.gov.br/ consulté le 05/07/2009).

23 Laboratoire d'histoire orale et d'image de l'Université Fédérale Fluminense. Pour une présentation de ce travail collectif, voir Lugão Rios, A., Mattos, H., *Memórias do cativeiro : família, trabalho e cidadania no pós-abolição*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2005.

24 En français, la Révolte du Fouet. Cet instrument de châtiment était connu pour être utilisé aussi bien à l'encontre des esclaves que des marins dans la plupart des Armadas du monde jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. La révolte fut appelée *Revolta da chibata* suite à la publication de l'ouvrage éponyme du journaliste Edmar Morel (*A revolta da chibata*, Rio de Janeiro, Graal, 1986 [1958]).

lithographes de Porto Alegre et à la trajectoire singulière de Francisco-Xavier da Costa, un apprenti métis devenu une figure centrale du mouvement ouvrier du Rio Grande do Sul à l'orée du XX^{e} siècle. À partir d'une approche biographique de l'histoire sociale, il montre que les barrières raciales, tout en étant bien connues des leaders socialistes de l'époque, n'étaient que très rarement mises en avant par peur que l'identité ethnique n'entre en conflit avec l'identité de classe et ne ruine ainsi les stratégies d'assimilation au sein de la « Babel ouvrière », lieu de forte immigration italienne et allemande notamment.

Déplaçant le curseur temporel, Vassili Rivron étudie la place accordée aux Noirs dans la programmation de la *Rádio Nacional*, pilier du paysage radiophonique brésilien entre 1930 et 1950, et pointe la contradiction entre la présence croissante de la musique populaire afro-brésilienne sur les ondes et le renouvellement des pratiques discriminatoires à l'encontre des musiciens noirs. L'analyse des trajectoires professionnelles des artistes et programmateurs d'émissions musicales met à jour l'existence d'une ligne de couleur entre les pôles artistiques et techniques et le pôle programmatique de conception et encadrement des émissions, au moment même où la samba devenait la nouvelle partition identitaire de l'État brésilien. Les contradictions entre l'ordre du discours, scandé par une affirmation croissante de la démocratie raciale à partir de l'ère Vargas, et l'ordre des pratiques, marqué par la vitalité du processus discriminatoire, furent à l'origine d'une remise en cause radicale du paradigme dès les années 1960. Jean-Yves Mérian étudie ces évolutions en retraçant l'itinéraire politique de l'intellectuel noir Abdias do Nascimento et la genèse de son livre *O genocídio do negro brasileiro – processo de um racismo mascarado* (« Le Génocide du Noir brésilien – procès d'un racisme masqué »)[25], acte de naissance du Mouvement Noir Unifié en 1978. Il souligne le rôle joué par l'exil aux États-Unis, où Abdias Nascimento côtoya les principaux représentants du panafricanisme et du mouvement pour les droits civiques à partir de 1968, dans la carrière et la pensée politique du leader noir – premier député fédéral élu sur un programme de défense des droits de la communauté afro-brésilienne en 1983.

Après la démocratie raciale : le Brésil dans l'espace atlantique

Après cette analyse historique, centrée sur la période post-abolitionniste qui précéda l'élaboration du modèle de la démocratie raciale et sur

[25] Nascimento, A., *O genocídio do negro brasileiro – processo de um racismo mascarado*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1978.

les premiers temps de sa remise en cause, la seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux débats contemporains sur la question raciale au Brésil, dans les Amériques et en Europe. Face à l'ampleur des interrogations soulevées, nous avons privilégié deux axes d'études inspirés de la réflexion récente sur les notions d'appropriation et de transfert culturel[26] : l'importation de paradigmes de relations raciales étrangers au Brésil et l'exportation de la démocratie raciale brésilienne dans le monde.

La logique d'importation, tout d'abord, est mise à jour par le sociologue Antônio Sérgio Alfredo Guimarães, qui analyse les modalités d'appropriation du multiculturalisme nord-américain au Brésil dans le contexte de la mondialisation néolibérale et de l'amoindrissement du poids de l'État dans l'organisation économique et sociale du pays. Aux débats sur la pertinence des politiques d'action affirmative, le sociologue préfère pointer le lien existant entre néolibéralisme et multiculturalisme, l'État devenant un acteur parmi d'autres dans le jeu des multiples revendications identitaires au tournant des XX^{e} et XXI^{e} siècles. L'article d'Elielma Ayres Machado permet de tester ces hypothèses à partir d'un cas précis : la mise en œuvre d'une politique de quotas pour les étudiants noirs et métis dans l'Université de l'État de Rio de Janeiro. L'enquête de terrain, réalisée avant et après l'adoption de quotas par la loi de novembre 2001 et son introduction effective lors de l'examen du *vestibular*[27] en 2003, conduit la sociologue à nuancer l'impact de cette politique, tant sur l'ouverture de l'enseignement supérieur que sur les stratégies adoptées par les étudiants noirs et métis. Paulo Bernardo Vaz et Laura Guimarães Corrêa se penchent, quant à eux, sur un autre domaine traditionnellement réservé aux Blancs : les médias. Ils interrogent la place réservée aux Noirs dans les campagnes de publicité de grandes entreprises brésiliennes et mettent à jour la permanence de stratégies visuelles discriminatoires, le corps du Noir demeurant associé à un imaginaire stéréotypé mêlant désir, sensualité et forces naturelles. Dans un autre registre, l'anthropologue Valéria Ribeiro Corossacz ana-

[26] Dans la lignée des recherches menées par Roger Chartier, Michel Espagne et Michaël Werner : Chartier, R., « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n°6, p. 1505-1520 ; Espagne, M. et Werner, M., « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, juillet-août 1987, n° 4, p. 969-992. Voir également : Guerra F.-X., « Introduction », in Lempérière, A., Lomné, G., Martinez, F. et Rolland, D. (dir.), *L'Amérique latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 3-15 ; Clifford, J., « Travelling Cultures », *Cultural Studies*, New York, Routledge, 1992, p. 96-116 ; Compagnon, O., « L'Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine », *Nuevo Mundo – Mundos Nuevos* (http://nuevomundo.revues.org/index54783.html, consulté le 13 février 2009).

[27] Il s'agit de l'examen d'entrée à l'Université, dont les modalités varient en fonction de l'établissement et de la discipline choisie.

lyse la classification raciale pratiquée en milieu hospitalier et dans les universités ayant adopté le principe des quotas. À partir d'une enquête de terrain, réalisée dans les hôpitaux publics de Rio de Janeiro entre 2000 et 2001, elle souligne la faible application du principe d'autodéfinition, pourtant seul critère légal retenu par les autorités publiques pour la classification raciale au Brésil.

Dernier temps de la réflexion, la comparaison avec d'autres modèles de relations interethniques invite à mesurer la place du Brésil dans les débats contemporains des sociétés post-coloniales. En Amérique latine, le sociologue Carlos Agudelo analyse la récente émergence de la question noire en Colombie, pays présentant de nombreuses similitudes avec le Brésil, comme la condamnation du racisme dans la Constitution ou l'adoption du multiculturalisme au niveau institutionnel. L'historienne Aurélia Michel se penche sur la longue durée mexicaine : en dépit de chronologies assez similaires, elle montre que le mouvement indigéniste mexicain se distingue du mouvement noir brésilien par la relation marquée de la communauté à la terre et la revendication d'autonomie absente du débat au Brésil. Élevant un pont vers l'Amérique du Nord et l'Europe, le politologue James Cohen interroge les liens entre la démocratie raciale brésilienne, le *color blindness* états-unien et l'égalitarisme républicain français, qu'il présente comme trois « figures de l'inclusion abstraite » de la population noire et métisse. En guise de conclusion, Anaïs Fléchet et Julie Jourdain reviennent sur la longue durée du mythe du paradis racial brésilien, envisagé à partir des écrits des voyageurs français ayant arpenté le pays depuis le XIX^{e} siècle. À travers ce regard distancié, elles analysent l'évolution de la réflexion française sur le métissage pendant la période contemporaine, de la méfiance manifeste à l'encontre de la « quatrième race » à la célébration du modèle brésilien de paix raciale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, puis à sa transformation en utopie dans le dernier tiers du XX^{e} siècle. Rêve d'une société métisse et éden tropical, le mythe du paradis racial conserve toute sa vigueur à l'étranger au moment même où le Brésil entre dans l'ère « post-démocratie raciale ».

Entre mémoire de l'esclavage, histoire de la démocratie raciale, débats sur le multiculturalisme contemporain et approche internationale, notre ouvrage est ambitieux et heurtera sans doute par ses lacunes. Ainsi, les Amérindiens du Brésil, traditionnels absents de la réflexion sur la démocratie raciale, ne sont pas évoqués ici en dépit de l'importance du modèle indigène en Amérique latine. Nous renvoyons sur ce sujet aux récentes recherches de Leandro Mendes Rocha[28]. De même, l'approche

[28] Rocha, L. M., *A política indigienista no Brasil : 1930-1967*, Goiânia, Ed. UFG, 2003. Voir aussi : Cunha, M. C. Da, *História dos índios no Brasil*, São Paulo, Cia das

régionale est peu développée en dépit de sa pertinence dans l'analyse du processus d'ethnicisation au Brésil, où la question raciale prend des formes différentes en fonction du pourcentage des Noirs et des Métis dans la population des États. Certains s'étonneront de l'absence de la communauté noire de Bahia, qui joue un rôle central dans le discours du mouvement noir brésilien : nous les enjoignions à lire les travaux de l'anthropologue Livio Sansone sur ce sujet, qui ont nourri notre réflexion[29]. D'autres se demanderont pourquoi avoir privilégié la Colombie et le Mexique au détriment du Venezuela ou de Cuba, pourtant essentiels pour l'analyse des Amériques noires. À ces questions, nous n'avons qu'une seule réponse : cet ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité, mais souhaite établir une première synthèse en français des réflexions sur les relations raciales au Brésil, un terrain encore méconnu en dépit de son intérêt manifeste[30].

À cet égard, l'entreprise de traduction, essentielle pour rendre compte de l'actualité de la recherche scientifique au Brésil, était semée d'embûche. En effet, les catégories utilisées au Brésil pour désigner les nuances de couleur varient selon les milieux et les époques considérés, et n'ont pas toutes d'équivalent français. Le terme *pardo*, par exemple, ne peut être traduit par « métis » dans tous les contextes : en effet, il ne désigne pas uniquement un certain degré de métissage, mais renvoie également à un statut social. Jusqu'au XIX^{e} siècle, les *Pardos* désignaient ainsi les Noirs et les Métis vivant au-delà de l'esclavage, dans une société autorisant l'existence de couches sociales intermédiaires entre maîtres et esclaves, ainsi que l'existence de propriétaires d'esclaves d'ascendance africaine[31]. Aujourd'hui, le mot *pardo* qualifie communé-

---

Letras, 1992 ; Ribeiro, D., *Os índios e a civilização : a integração das populações indígenas no Brasil moderno*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1990.

29 Notamment *Negritude…*, *op. cit.*

30 Depuis la fin des années 1990, la question raciale au Brésil a fait l'objet de plusieurs publications en français, dont : « Lusotropicalisme. Idéologies coloniales et identités nationales dans les mondes lusophones », dossier dans *Lusotopies*, Bordeaux, 1997 ; Agier, M. (dir.), *Anthropologie du carnaval. La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*, Marseille, Parenthèses, 2000 ; « Les mots du discours afro-brésilien en débat », dossier dans les *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 49-50, Paris, 2002, p. 5-182 ; d'Adesky, J., *Racismes et antiracismes au Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2001. On peut se reporter également à la mise au point faite par Alain Rouquié dans *Le Brésil au XXI^{e} siècle. Naissance d'un nouveau grand*, Paris, Fayard, 2006 (chap. « Races et histoire », p. 47-79), ainsi qu'aux actes du colloque *Expérience métisse* organisé par le Musée du Quai Branly en avril 2004 (http://modules.quaibranly.fr/metis/metis_fr.html, consulté le 05/12/2008).

31 Cf. Mattos, H., *Das cores…*, *op. cit.*, p. 291-337 et *Escravidão e cidadania no Brasil monárquico*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar, 2004, p. 14-35.

ment les Métis, indépendamment de leurs origines, comme le soulignait déjà Roger Bastide :

> la catégorie *pardos*, qui englobe tous les mélanges de sang, doit donc être analysée en relation avec le milieu environnant ; ainsi, en Amazonie, où la population noire est petite, il est évident que les *pardos* définissent surtout les métis d'Indiens ; par contre, à Bahia, où la population noire domine, le même terme définit plutôt les mulâtres[32].

Le *Pardo* fut donc tantôt un *Caboclo*, tantôt un *Mulato*, tantôt un Noir, en fonction du contexte historique et géographique dans lequel il évolua, ainsi que de son appartenance sociale. Afin de ne pas en appauvrir le sens, nous avons donc choisi de garder ce terme en portugais dans les articles qui composent cet ouvrage. De manière générale, la façon de désigner les groupes de couleur dépasse le simple cadre linguistique : la question de la classification raciale est d'ordre conceptuel et il n'est pas anodin que le système bipolaire Blanc-Noir ne s'applique pas aisément au Brésil. La diversité des termes utilisés pour désigner l'appartenance ethnique, leur variabilité dans le temps et dans l'espace, ainsi que selon les contextes dans lesquels ils sont employés, doivent induire à la plus grande prudence. Que veut dire « noir » en français, quand le même terme est utilisé pour traduire *preto* et *negro*, deux mots qui renvoient à des constructions identitaires bien distinctes dans le Brésil contemporain ? Le terme *preto*, retenu par l'Institut Brésilien de Géographique et de Statistiques pour le recensement général de la population, se réfère en premier lieu à la couleur noire de la peau, tandis que *negro*, désignation autrefois dépréciative, est aujourd'hui synonyme d'affirmation ethnique. Outre les connotations sous-entendues dans ces dénominations, l'entreprise de traduction tend à réduire la palette des catégories intermédiaires, qu'il s'agisse du *Moreno* (brun, bronzé) à la peau hâlée, du *Trigueiro* (de la couleur du blé mûr), du *Crioulo* qui, en portugais, ne désigne pas uniquement la personne née sur le sol américain, mais qualifie également de manière péjorative un individu de couleur noire, ou du *Mulato* traditionnellement traduit par « Mulâtre », mais dont la connotation est nettement moins péjorative en portugais qu'en français. Afin de ne pas perdre de vue les nuances de la langue, les termes indiqués ici n'ont pas été traduits dans le corps du texte. Ce parti pris, fondé en premier lieu sur des considérations linguistiques, semble d'autant plus nécessaire que les catégories énoncées par les acteurs révèlent souvent bien plus qu'une couleur de peau : la traduction aurait conduit le lecteur, tel Alice dans la forêt des choses sans nom, à ignorer les catégories *emic* pourtant indispensables à

[32] Bastide, R., *Les Amériques…*, *op. cit.*, p. 21-23.

l'entreprise comparatiste comme à la compréhension des sources brésiliennes.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous aimerions remercier les institutions et personnalités sans lesquelles ce projet n'aurait pas vu le jour : Mona Huerta, tout d'abord, qui nous a engagées à organiser un symposium sur ce thème ; le CEISAL, ensuite, qui nous a offert un cadre pour la poursuite de nos réflexions ; ainsi que l'équipe d'ARBRE (Association pour la recherche sur le Brésil en Europe) qui a assuré les traductions. Nous remercions également pour leur soutien matériel et logistique : Thiago Máximo, René Schmidt, le REFEB (Réseau français d'études brésiliennes), l'UMR IRICE (Identités, relations internationales et civilisations de l'Europe), l'UMR Mascipo (Mondes américains, sociétés, circulations et pouvoirs – XV^{e}-XXI^{e} siècles) et l'École des hautes études en sciences sociales (notamment Lydia Robin et Juan Carlos Garavaglia). Ce livre doit également beaucoup à Olivier Compagnon et Émilie Menz, qui ont accueilli avec enthousiasme cette publication et ont accompagné notre réflexion depuis ses débuts. Nous remercions chaleureusement François Laplantine et tous nos collègues ayant participé à cet ouvrage de part et d'autre de l'Atlantique.